

L'écrivain, son corps, sa mère, son pays

James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots. Essai hilare, de Victor-Lévy Beaulieu. Éditions Trois-Pistoles, 1 089 p.

Nicolas Lévesque

Number 218, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10257ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, N. (2008). L'écrivain, son corps, sa mère, son pays / *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots. Essai hilare*, de Victor-Lévy Beaulieu. Éditions Trois-Pistoles, 1 089 p. *Spirale*, (218), 49–50.

L'écrivain, son corps, sa mère, son pays

JAMES JOYCE, L'IRLANDE, LE QUÉBEC, LES MOTS.

ESSAI HILARE de Victor-Lévy Beaulieu

Éditions Trois-Pistoles, 1089 p.

par NICOLAS LÉVESQUE

Nul ne termine de dévorer ce livre immense sans avoir encore un peu de terre dans la bouche, la salive tourbée comme au lendemain d'un *wake* irlandais interminable, le cœur brassé, distillé, vieilli en barrique de chêne. Les grands écrivains nous renversent comme les morts et les naissances. Comme des vagues. Ils enfouissent sur notre rivage d'innombrables œufs de tortue. Ce monstre vert, marin, pluriel et difforme — prix *Spirale* Eva-Le-Grand 2006-2007 — exigeait au moins deux comptes rendus (voir aussi le texte d'Olivier Renault). On ne peut attaquer une telle bête de front, il faut choisir son angle d'approche ; le mien sera celui d'un non-spécialiste de Joyce, des mots, du Québec (l'ADQuoi?) et de l'Irlande — que VLB n'y ait jamais mis les pieds ne me gêne pas, mais peut-être auriez-vous préféré un *Guide Michelin*?

À la manière de Melville dont le chef-d'œuvre *Moby Dick* ne tient pas dans la seule étude de la chasse aux baleines, VLB sait pénétrer dans son objet jusqu'au point où il l'excède, le dépasse, là où il est question de Joyce et de tout autre chose en même temps, là où Joyce devient lui-même une métaphore, voire un symptôme, une obsession ou un lapsus — y a-t-il destin plus joycien que celui-là? Au fil de la lecture, les limites entre VLB et Joyce s'effacent et l'on assiste à une symbiose fascinante, comme si l'auteur, à l'inverse du savant, étudiait son objet de l'intérieur, en se laissant littéralement avaler par lui, au risque de perdre sa propre identité. Par moments, on sent aussi Joyce être avalé par VLB, dans un mouvement violent d'appropriation qui, contrairement à la plupart des essais sur des auteurs célèbres, ne se contente pas de projeter inconsciemment ses propres scénarios infantiles et enjeux névrotiques que le style universitaire aura tôt fait de camoufler et de transformer en raisons officielles qui justifient l'inté-

rêt pour l'objet de recherche. A-t-on déjà vu un essayiste se servir à ce point de sa propre névrose pour comprendre l'autre ? Cette empathie extrême est précisément ce que cherche à atteindre le psychanalyste. Seule l'exploration de l'altérité intérieure ouvre la possibilité de la rencontre de l'autre. «*Étrangeté, tel est le nom des gens que l'on croit connaître.*»

Outre la dimension psychanalytique, ce livre a une portée pédagogique. Certains passages donnent l'impression de lire des lettres à un jeune poète, le déploiement d'une sagesse qui invite à s'affranchir de son éducation, d'une position trop cérébrale et académique, d'une tendance à idéaliser l'élitisme international au détriment de ce qui est proche, c'est-à-dire aussi de son corps et de tout ce qui est de l'ordre du sentiment. La psyché typiquement érudite et colonisée de Joyce aurait ainsi progressivement transformé la dénégation, le mépris de soi et de la nation en une hospitalité, un accueil intérieur de la violence faite à l'Irlande (celle de son époque et celle, mythique, gaélique). L'écrivain québécois cherche ses mythes fondateurs, dans la difficulté de se rattacher à ce qui a été réduit au silence, à un troc dont il nous reste des fourrures et l'arrière-goût d'un commerce inégal. Comment naître ou apparaître lorsque l'on provient d'une disparition ?

Le corps en exil

Celui qui parle au «je», dans ce livre, s'appelle Abel, l'*alter ego* de VLB, en quelque sorte, le personnage qui permet le déploiement d'un journal intime. La lecture/fiction de Joyce se double d'une lecture/fiction de soi. La «vraie vie» de VLB, si une telle chose existe, représente les restes diurnes où puise le travail du rêve/de l'écriture. L'histoire personnelle d'Abel porte la marque de l'inceste, de la réminiscence des nuits pauvres et froides où la fratrie, blottie au

chaud sous les mêmes draps, se faisait initier par l'ainé Jos à la masturbation et à la fellation. L'auteur sent la présence implicite, chez Joyce et jusque dans son oeuvre, d'un climat incestueux semblable. Depuis Freud, on sait que la présence oblique d'une dynamique incestueuse, même uniquement suggérée, sous-entendue ou sublimée, peut avoir le même impact, sur le plan de la réalité psychique, qu'un abus dit réel, en acte. L'inconscient se comporte alors comme s'il y avait eu abus sexuel, ce qui est vrai, par ailleurs, étant donné la réalité d'une effraction psychique, subtile et invisible, dont l'expérience n'en est pas moins traumatisante — parfois même plus traumatisante, étrangement, en raison du doute qui emprisonne le psychisme et le déchire en deux versions des faits, de l'autre et de soi. tre officiellement, sans l'ombre d'un doute, reconnu comme victime, change bien des choses ; c'est en ce sens que les aspects juridiques, politiques, littéraires et psychanalytiques peuvent être reliés. Dans l'abus de pouvoir manque souvent la fonction du témoin, du tiers qui reconnaît l'injustice. Est-ce cette reconnaissance que l'auteur recherche pour le Québec ? Le fait que le personnage principal porte un nom juif, chez VLB comme chez Joyce, ne participe pas à une comparaison des souffrances ; c'est espérer que la métaphore ultime de l'injustice dans l'imaginaire occidental permette à nouveau un accueil de la plainte, la fin du déni de la violence subie, incontournable si l'on veut dépasser l'identification à la victime, à la petite vie.

L'entrelacement des scènes individuelles et collectives relève ici de la virtuosité : père violent, mère envahissante, inceste fraternel, Angleterre-colonies, anglais-gaélique, anglais-français, français-québécois, riches-pauvres, ville-régions. Ce monument vert donne à voir une grande fresque où s'enchaînent les

tableaux de guerres, de victoires et de défaites, les destins des identités menacées, soumises, au bord du gouffre de la disparition subjective (le nous comme le moi).

L'enjeu principal des sévices (physiques et/ou psychologiques et/ou politiques) se nomme dissociation. On pourrait même affirmer que les 1000 pages de cet essai portent, au fond, sur la dissociation, cette *spaltung* dont on parlait dans les asiles avant la naissance de Freud. Dissociation du corps et de l'esprit, voilà le thème catholique par excellence, le thème même de l'histoire de l'Irlande, du Québec et le secret de la vocation de tant d'écrivains au corps malade ou mal aimé. Les problèmes aux yeux de Joyce (Édipe apparaissent aux côtés de la poliomyélite du jeune Abel hospitalisé, dont le corps est devenu «contaminant, comme un débris radioactif» ; «même à mon retour à la maison, personne n'osait me serrer d'un peu près»). La scène la plus importante du livre donne à voir l'auteur se masturbant devant sa table d'écriture, dans un ultime effort de réconciliation entre le verbe et la chair.

Afin de se protéger de la violence qu'il subit, le psychisme désinvestit le corps abusé, s'en sépare et crée, pour ainsi dire, deux personnes, deux régions, une scission entre le Nord et le Sud, le Haut et le Bas-Canada, tout en répétant inconsciemment à l'intérieur de lui la relation avec une instance qui domine l'autre. Sur le plan individuel, les variations sur ce thème sont infinies (dissociations psychotiques, hystériques, automutilations, toxicomanies, anorexie, boulimie, anorgasmie, somatisations, etc.). Sur le plan collectif, cela peut se traduire notamment en une dissociation entre le Québec imaginaire et le Québec empirique, en un projet de souveraineté qui ne parvient pas à prendre corps. Quant à elle, l'Irlande s'est déchirée entre les mains des frères Eber et Eremond, entre le joueur de harpe et le barde, entre la musique et

la poésie, entre le protestantisme et le catholicisme. L'importance capitale du chant chez les Irlandais dissimulerait le désir ancien de réunir le corps fragmenté de la nation. La prose de Joyce porte en elle une musique et le souci de ne jamais laisser l'élitisme se détacher du populaire. L'écriture de VLB est héritière de cette réussite symbolique, de cette œuvre qui réalise le mariage des inconciliables.

La vache, le coq et le mouton

Il y a bien entendu chez Joyce et VLB l'Irlande et le Québec, une recherche du père absent, alcoolique, impuissant, mais c'est là manquer l'enjeu principal, le fond sur lequel prend forme le père manquant. Les sagas de vaches irlandaises donnent à penser que c'est avec ce totem maternel que le Québec en a à découdre lui aussi. Si l'on entend d'ordinaire parler des problèmes du Québec avec la figure du Père, c'est peut-être surtout parce que nous sommes colonisés jusque-là, jusque dans nos théories sur nous-mêmes, car le complexe du Père caractérise davantage la France que le Québec. (Les notions de Père et de Mère sont évidemment employées ici en tant que figures historiques et non en tant qu'absolus — les temps changent !) Le coq français se déplace dans l'arène de la recherche de compétition. Enjeux phalliques. Angoisse de castration. Le mouton convient mieux au Québec qui, par-delà sa soumission, a toujours eu froid jusqu'aux os, toujours eu cette envie de laine, de chaleur et de proximité. Enjeux de

l'oralité. Angoisse de séparation. Fantasme d'être dévoré par la mère, par *Mom*, par *God Save The Queen* : l'inconscient québécois a un accent plus anglo-saxon qu'on le croirait ; on le comprendrait mieux en passant par Melville et Joyce, parfois mieux par Shakespeare que par Molière, par Winnicott que par Lacan. En lisant VLB, on a presque l'impression de lire Ducharme : « *Tout m'avale. Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. Quand j'ai les yeux ouverts, c'est parce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque. Je suis avalée par le fleuve trop grand, par le ciel trop haut, par les fleurs trop fragiles, par les papillons trop craintifs, par le visage trop beau de ma mère.* »

À partir du rapport épique à sa mère, Abel nous donne tous les indices pour saisir en profondeur ce qui colore son rapport aux femmes. Qualifier ce livre de misogynie, c'est donc vraiment n'y rien comprendre. C'est en exposant les clés de sa propre misogynie — « *Femmes. Ces hommes manqués, « folles », « possessives* » — qu'il fait éclater la misogynie de l'intérieur. Femmes-objet, femmes dégradées, infantilisées, dans un scénario où l'abusé devient agresseur, où l'écrasé écrase l'autre à son tour. Si VLB s'en prend à Ulysse, c'est qu'en réel nietzschéen qu'il est — même s'il n'a pu éviter une allusion facile au côté prétendument antisémite de Nietzsche — il s'attaque aux fondations grecques de l'édifice misogynne de la métaphysique occidentale, déjà hantées

par les hiérarchies abusives (supériorité de l'esprit sur le corps, de la raison sur l'affect, de l'homme sur la femme, etc.).

Les dents de la mère

Le plus grand combat, c'est contre sa mère qu'Abel devra le livrer, en faire un livre. Pire que l'envahissement par les Vikings, l'occupation par la Grande-Bretagne et la conversion au christianisme, sa Psychée colonisée par sa mère pieuvre, sa mère crocodile, sa mère-araignée géante. Il est lui-même un territoire occupé, envahi. Sa mère ne décolle pas, elle débarque comme un navire échoué, elle est littéralement chez lui.

La première symbiose est paradoxalement le lieu inaugural qui fonde l'identité et ce qui la met en péril. Or, cette peur d'être avalé complètement, cette image de « *la truie irlandaise dévoreuse de ses petits* » incarne également la projection du désir coupable d'habiter le corps de la mère, d'être bouffé par elle, blotti au cœur de son ventre, le plus chaud des bunkers. C'est donc aussi la projection de notre propre appétit affectif qui fait de la mère un dinosaure de l'ère jurassique. Il y a toutefois une impasse : le désir d'être dévoré mène à la mort, à sa propre disparition. Comme quoi le déplacement et la sublimation ne suffisent pas, « *écrire est un mangemonde* » et l'auteur indique entre les lignes l'ironie qu'il y a à retrouver sous les traits de l'écriture la bouche aux grandes dents d'une mère loup que l'on croyait avoir semé.

Tout l'univers symbolique de l'oralité cannibale témoigne d'un bébé enragé, en mal d'affection, de peau : « *chaleur primale manquante* ». Abel serait venu au monde entre mains froides, désinvesties, désertées par le sang et le plaisir : « *Des mains qui ne touchaient pas, pourtant si fines. Des lèvres qui ne caressaient pas, pourtant si pulpeuses. Des seins qui se refusaient, pourtant si gorgés de lait.* » En parallèle apparaît l'image d'un Joyce quémandant des sous à sa mère économe, comme autant de gouttes de lait trop rare. Un Joyce qui s'est fait entretenir — autant dire nourrir — presque toute sa vie. VLB note que la mort de la mère de l'écrivain irlandais coïncide avec la révolte, dans son œuvre, contre l'Angleterre pourvoyeuse.

Mordre la main qui nourrit : le coup de pouce de VLB à l'ADQ n'exprime-t-il pas, entre autres choses, sa relation tissée d'amour et de haine à l'endroit du Parti québécois, associé inconsciemment à une truie dévoreuse de ses petits ? Cherche-t-il ainsi à répéter le scénario du rejet maternel, c'est-à-dire le contexte d'un accueil de son livre entre mains froides ? Saurait-il se laisser aimer, recevoir le gros câlin que n'ose pas demander l'élève turbulent, le petit mouton noir ?

Comme le laisse entendre l'auteur lui-même, le deuil le plus difficile à porter est celui de sa propre avidité ; on n'a toujours peur que de ses propres désirs refoulés qui se retournent un jour, tous les jours, contre nous : « *En fait, le Minotaure à figure de taureau et à corps d'homme n'est que la bête monstrueuse qu'on tient prisonnière au centre de soi. Elle fait peur parce que vous avez peur. Elle terrorise parce que vous êtes terrorisé. La vaincre, ce n'est rien d'autre que de se réconcilier avec ses peurs et ses terreurs, là où le moi profond fait meuh ! à défaut de mots pour se comprendre et se dominer.* » Il n'y a pas d'autre condition gagnante. Pour devenir indépendant, le Québec doit tuer sa mère, c'est-à-dire son propre mal de mère, ce qui lui ouvrira paradoxalement la possibilité d'être pour lui-même une mère suffisamment bonne, de se réconcilier avec la symbolique de la maison, du foyer. Nous sommes tous des immigrants à la recherche d'une société d'accueil, d'un ventre social. Seul un grand écrivain québécois pouvait trouver en lui-même l'écho d'un tel cri, l'appel du nouveau-né. ☉

Max Wyse, *Unexpected Light*, (61 x 122 cm), 2007.
Photo - Guy L'Heureux

